Les Annales de la recherche urbaine

Bernard Lepetit, Christian Topalov (Dir.), *La ville des sciences sociales*, 2001

Sylvie Tissot

Citer ce document / Cite this document :

Tissot Sylvie. Bernard Lepetit, Christian Topalov (Dir.), *La ville des sciences sociales*, 2001. In: Les Annales de la recherche urbaine, N°92, 2002. Ce qui demeure. pp. 153-154;

https://www.persee.fr/doc/aru_0180-930x_2002_num_92_1_2470_t1_0153_0000_4

Fichier pdf généré le 23/04/2018

révélé la pluralité d'un tel système politique. Abattu à bout portant par le colon, le chef guerrier, pilier principal de la tente, laisse de fait la place au chef-arbitre pour négocier une soumission qui préserve la circulation des caravanes. Deux figures historiques se dessinent alors dont l'auteur esquisse la prosopopée.

D'abord Kaosen, chef militaire forgé dans l'exil au début du siècle, incarne une nouvelle forme de résistance articulant alliances politico-religieuses (avec les confréries Sénoussites notamment) et mouvements de guérilla. Le pragmatisme amène ce guerrier très politique à instaurer des principes égalitaires entre individus et au sein même d'assemblées qui s'éloignent de l'ancien code d'honneur et préfigurent une forme d'Etat moderne. Mais aux cours de ses innombrables « marches en vrille », Kaosen fut fait prisonnier et pendu par les Turcs en 1918. Ensuite Akedima chef-arbitre qui protège les tribus du rude contact avec les goumiers (milices armées par le colon français pour prélever l'impôt), figure sacrificielle de résistance pacifique qui s'épuise au moment des indépendances, et laisse place à la valse des chefs fantoches quand la charpente de la société s'est défaite.

Aujourd'hui, pas plus ces chefs dits « coutumiers » que les rebelles des fronts armés ne paraissent représenter guère plus qu'une tribu.

« La rébellion ne relève pas d'un effet de transition que vivrait une société lignagère et segmentaire accédant soudain à une conception étatique du monde. Elle illustrerait plutôt le malaise né de l'étouffement du « politique » (..) pour aboutir à une rétraction de la société à l'échelle tribale, familiale, individuelle, aggravant la marginalisation des êtres, l'opacité de leur avenir et la violence prévisible des réactions qui émailleront encore cette extinction » (p. 80).

Mais l'ethnologue ne s'arrête pas à ce lucide constat d'entropie sociale (Claude Lévi-Strauss parlait « d'entropologie »). En parallèle ou en écho aux litanies de noms de lieux que les Touaregs défaits égrènent pour ne pas perdre mémoire, elle tente de retrouver l'ordre et le sens d'une structure sociale au mouvement relancé par l'éperon de la marche nomade. Des chefs rebelles ou médiateurs, elle passe aux autres figures d'autorité telles celles des passeurs spirituels entre le visible et l'invisible, les vivants et les morts. Ces personnages de « l'entre-deux » sont multiples (initiés, guides, géomanciens, ermites) et évoluent dans la mouvance de la mystique soufi. Ils aident à transformer le vide (essuf) du désert en un système de significations. L'homme accompli est dit « pilé » en ce que, grain solide mais dégagé de ses aspérités originelles, il peut d'autant mieux s'associer à des milieux variés.

Sa vie de nomade n'a rien d'une errance désordonnée ; elle est au contraire un parcours de réduction progressive de l'*essuf*, partant de la tente-mère pour atteindre, via le désert et les villes, les confins d'un monde qui n'est autre que celui du point de départ. Son caractère cyclique est à l'image de la cosmogonie nomade où le marcheur pose finalement le pied dans la trace de son premier pas. Maîtriser l'entre-deux n'est donc pas seulement une prérogative religieuse. Les épreuves de la colonie, de la modernité et de l'urbanisation ont engendré chez les Touaregs d'innombrables parcours identitaires aux frontières de mondes différents. Certains « pilés » rejoignent ainsi le lot des *tikruru*, commerçants des grands marchés, caravaniers qui relient le nord au sud, lettrés musulmans, médecins qui associent les connaissances de la Méditerranée, de l'Afrique Noire et de l'Orient, urbains qui vivent à la croisée de plusieurs cultures qu'ils ont su intégrer.

Revenant sur la figure de l'esclave, l'auteur montre comment son parcours d'affranchissement procède d'une telle dynamique sociale. Captif « sauvage » des anciennes razzias d'honneur ou de survie, l'esclave une fois entré sous la tente devient membre de la communauté régie selon un double principe hiérarchique et égalitaire (à chaque être sa part de quant à soi). Adopté comme un enfant, il devient, selon les cas et les sexes, commissionnaire, nourrice, gouvernante, messager ou concubine, jusqu'à atteindre le stade de l'affranchissement en une ou plusieurs générations. Lors d'une cérémonie d'institution, le maître remet à son ex-enfant le voile et l'épée de l'homme libre (voile seulement pour la femme). L'affranchi appartient tant au monde masculin de « l'extérieur » qui l'appelle qu'au monde féminin de la tente par lequel il a transité. Il fonde une nouvelle tente ou part ailleurs conquérir la ville. Artisan, commerçant, chef-arbitre ou prêtre, il attache sa liberté aux lieux carrefours et aux fonctions de médiation sociale. Partis du désert nous voici donc rendus au centre d'une urbanité que la dynamique sociale touareg illustre de façon inattendue. Par sa reconstruction analytique, l'auteur ne réussit pas seulement à faire de cette société mobile un simple analyseur de notre modernité urbaine. Malgré sa retenue méthodique, elle engage tout son savoir dans le combat pour la reconnaissance du peuple touareg. Combat qui passe aussi par les livres savants au cœur des métropoles. Celui-ci est à retenir. Sa composition rhapsodique en articles divers peut gêner une lecture linéaire à cause de ses inévitables redites. Des tableaux chronologiques ou une étude des liens intergénérationnels manquent sans doute à l'appel, de même qu'une explicitation des sources et conditions d'enquête sur le terrain. Les rapports de genre, apparemment complexes dans une société matrilinéaire dont l'espace public est dominé par les hommes auraient pu également faire l'objet d'un chapitre spécifique. Mais ce n'est qu'un livre dans le cours d'une œuvre déjà bien fournie où les rapports de genre ont déjà fait l'objet d'autres publications. Un livre qui laisse entendre la voix avertie et lucide d'un membre par alliance d'un peuple trop de fois décimé.

Pierre Lassave

Bernard Lepetit, Christian Topalov (Dir.), *La ville des sciences sociales*, Paris, Belin, 2001.

Les villes des sciences sociales sont aussi nombreuses que les savants qui les ont étudiées. C'est l'idée qui ressort de ce livre composé de huit chapitres, consacrés chacun à un ouvrage ayant pris pour objet la ville. Aucune souci d'unité n'a présidé au choix des ouvrages étudiés : les disciplines sont multiples (sociologie, histoire, géographie, démographie, urbanisme) ; les dates de parution s'échelonnent de la fin du XIX^{ème} siècle aux années 1970, et les villes étudiées, toutes occidentales, vont du Moyen-Age jusqu'aux XVIII^{ème}, et surtout XIX^{ème} et XX^{ème}siècles.

Ce livre n'est donc pas un ouvrage de sociologie urbaine, encore moins un panthéon des penseurs de la ville. C'est plutôt une histoire des classiques d'un genre nouveau puisqu'il s'agit d'interroger les raisons pour lesquelles tel ouvrage est érigé, à un moment donné, en « ancêtre », « pionnier » ou « modèle ». Comment devient-on un classique ? Par des importations, des transferts et des emprunts qui obéissent à des objectifs propres à ceux qui s'érigent en héritiers. Cela ne va pas sans malentendus. Catherine Rhein évoque par exemple le rôle qu'a joué la réhabilitation du Ghetto de Wirth par des sociologues français des années 1970, soucieux d'imposer, contre la sociologie urbaine néo-marxiste, de nouveaux référents épistémologiques. La réapparition de Wirth s'inscrit bien dans les enjeux de l'époque. Enjeux savants et politiques, puisque Wirth est également convoqué pour éclairer la question, qui se pose dans les années 1980, de savoir si les banlieues françaises sont menacées de devenir des « ghet-

Persée creative commons

tos ». Loin de la mise en ordre à laquelle les histoires de classiques aiment procéder en établissant ou rétablissant les filiations et les préséances, l'approche retenue ici met en lumière les anachronismes et les décalages : le monde savant n'est pas le monde de la cohérence et les différents chapitres du livre s'ouvrent souvent sur des paradoxes. Par exemple, on apprend que Max Weber se voit régulièrement inscrit à côté de l'Ecole de Chicago parmi les fondateurs de la sociologie urbaine, alors que nulle part le sociologue allemand ne fait de l'urbanisation un élément majeur du processus de rationalisation qu'il étudie.

Cet ouvrage ne prétend pas faire l'histoire des gagnants. Parmi les œuvres retenues, figurent des classiques tombés dans l'oubli, des classiques manqués (Monopolville de Castells et Francis Godard, Genèse d'une ville moderne de Jean-Claude Perrot), des classiques tardifs (Le ghetto de Louis Wirth) ou des classiques à éclipses (Les Expropriations de Halbwachs, Une vie de cité de Poëte), mettant ainsi en évidence l'extrême fragilité de la gloire académique. Aussi désenchantée soit-elle, cette vision de la science est une forte incitation à la réflexivité.

Quels sont les usages que nous faisons, savants et professionnels, des œuvres de science ? A quelles questions actuelles, bien éloignées souvent de celles que les scientifiques se posaient, voulons-nous répondre en prenant ces œuvres pour référence ? Les contributions partent généralement de la réception des ouvrages pour ensuite se pencher sur leur genèse, marquant leur refus de la linéarité des histoires traditionnelles de la science sociale. La démarche adoptée pour étudier ces œuvres est résolument relativiste. Il s'agit de restituer les questions auxquelles les savants ont voulu répondre, les débats, les querelles et les alliances dans lesquels ils étaient plongés. Chaque chapitre fait ainsi apparaître tout un monde social, travail nécessaire pour ne pas réduire les livres à de simples textes. L'originalité de la démarche consiste aussi à ne pas réduire les objets de science à la position des savants dans le monde scientifique et à ses enjeux spécifiques. Les postures qui sont au fondement de ces travaux sont multiples. Les contributions s'attachent ainsi à montrer les différentes « conversations » dans lesquelles sont engagés les chercheurs. La thèse de droit de Maurice Halbwachs ne peut se comprendre indépendamment de la bataille menée par les durkheimiens au début du siècle pour imposer la sociologie dans le monde académique. Mais Halbwachs appartient aussi au réseau du « socialisme normalien ». La brochure qu'il écrit en 1908 sur la politique foncière des municipalités apporte ainsi un autre éclairage à sa thèse. Selon Christian Topalov, si la ville a pu devenir un objet d'investigation sociologique, c'est aussi parce que, avec l'émergence de l' « urbanisme », la ville est désormais un objet de réforme. On entrevoit alors les relations entre science et action sous un jour nouveau, à savoir dans la construction même des objets de science. Les modalités d'engagement des savants dans l'action sont diverses : le combat politique pour Halbwachs (socialiste), pour Wirth (contre le racialisme et l'eugénisme), pour Castells et Godard (contre le capitalisme monopoliste) jusqu'à l'implication dans les milieux réformateurs (la planification chez Wirth ou Christaller). On peut alors se demander si c'est la volonté d'agir qui incite à chercher dans la ville les interventions possibles sur le monde social. Ou si ce n'est pas la recherche urbaine qui pousse les savants vers l'action, ou bien encore qui les rend particulièrement précieux pour les réformateurs. L'objet ville semble en tous cas particulièrement propice à l'entremêlement des motivations intellectuelles et pratiques.

Sylvie Tissot

Jean-Yves Authier (Dir.), **Bernard Bensoussan**, **Yves Grafmeyer**, **Jean-Pierre Lévy**, **Claire Lévy-Vroelant**, *Du Domicile à la ville, Vivre en quartier ancien*, Paris, Anthropos, 2001.

Les Français sont-ils devenus hypermobiles, détachés de leurs lieux habités et n'entretenant qu'un lien faible avec leur quartier ou leur ville ? Voilà la première question dont traite cet ouvrage. Les auteurs y analysent le « rapport résidentiel », c'est-à-dire les pratiques, les appropriations et les représentations développées par les habitants vis-à-vis de leurs logements, de leurs quartiers et des espaces de la ville. Les cinq sites étudiés - quartiers anciens à Montpellier, Paris et Lyon - limitent les possibilités de généralisation. Toutefois, les informations recueillies auprès de 1700 personnes résidant dans 500 logements, livrent une image suffisamment fine et actualisée pour préciser l'ampleur des mutations sociales en cours. Les appropriations et les usages résidentiels s'avèrent en transformation pour une part seulement. Ils varient d'un site à l'autre et au sein d'un même site. La composition et l'interaction entre plusieurs facteurs (appartenance sociale, catégorie professionnelle, situation familiale, niveau intellectuel, position résidentielle, morphologie spatiale et urbaine du quartier) aboutissent à la construction de rapports résidentiels multiples. Dans cette multiplicité, nous reconnaissons encore l'importance des formes d'habiter dites « classiques » à travers quelques indices. Les parcours résidentiels reproduisent toujours, pour l'essentiel, les mêmes grandes étapes : la décohabitation avec les parents, la location de petits logements, la propriété individuelle, etc. La transformation matérielle de la maison demeure liée au statut d'occupation et surtout aux événements familiaux, en particulier à l'arrivée d'un enfant. Pour une majorité d'habitants, les usages du logement répondent aux mêmes répartitions que jadis par sexe, par pièce ou selon les catégories sociales et la taille des espaces. Ces usages ne sont pas envahis par le monde du travail ou abandonnés à la faveur d'un investissement du monde extérieur. Pour une grande part des habitants, les sociabilités se construisent encore au sein de la maison par la réception et l'hébergement, et, en dehors, dans le quartier, sur la base des rapports d'échange ou d'amitié. Enfin et surtout, l'ouvrage montre que l'attachement au quartier, son utilisation et sa mobilisation dans la construction des liens sociaux sont toujours en oeuvre pour une majorité de personnes interrogées. Il insiste ainsi sur l'aspect cumulatif de ces sociabilités, de ces appropriations et de ces représentations. Les nouvelles ne substituent pas aux anciennes mais s'y ajoutent. Une plus grande mobilité spatiale ou une ouverture croissante des interactions sociales ne signifie pas l'abandon du logement ou du quartier comme espace d'ancrage ou de référence.

L'ouvrage établit, par ailleurs, des liens entre des facteurs rarement associés dans une même recherche : parcours résidentiels, transformation matérielle de l'espace habité, usage et occupation temporelle du logement, sociabilités construites autour de l'habitat, appropriations du quartier et de la ville. Les premiers croisements entre ces facteurs laissent entrevoir des lignes structurantes qui traversent l'ensemble des processus composant le « rapport résidentiel ».